Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 103

Artikel: Le capitaine Forgeval
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257161

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cun a son jour. Après quoi, sonne l'heure des audiences demandées par l'entremise du maître de chambre de Sa Sainteté, Mgr Bisleti, le prélat fin et affable qui voit passer dans son antichambre tout ce que le monde chrétien compte de plus grand. Les audiences privées se donnent en premier. Elles sont accordées aux évêques de passage, aux hommes politiques, aux personnages notoires. Viennent ensuite les *distincta*, c'est-à-dire les groupes de trois ou quatre personnes ou un peu plus admises à l'honneur d'être présentées au Pape. Bref, les réceptions occupent Pie X jusqu'à deux heures. Il fait alors son principal repas et mange en compagnie de Mgr Bressan. Il n'a pas accepté, au grand scandale du prélat « ceremoniere », l'usage qui voulait que le Pape fût toujours seul à table.

Après son repas, le Pape ne fait pas de sieste, comme font tous les Romains. Il se promène avec son secrétaire dans la galerie de Raphaël, cause d'affaires diverses, puis traverse d'autres galeries où il trouve des fidèles réunis en nombre pour recevoir sa bénédiction. Il a ordinairement un mot bienveillant pour chacun, et montre une patience, une bonté inlassables. Si cette audience publique lui en laisse le temps, il prend encore quelques exercices dans les admirables jardins du Vatican, puis, à cinq heures et demie, il revient dans son cabinet et donne de nouvelles audiences privées, mais cette fois à des personnes convoquées, toujours en vue des affaires de la papauté. Dès qu'il est seul, il lit, annote, rédige, — il se plaît à écrire — et ne quitte pas sa table de travail avant neuf heures et demie. Chaque soir, en terminant sa tâche, il marque sur un cahier personnel, les observations de sa journée. Ensuite il appelle son secrétaire et donne des ordres pour le lendemain. A dix heures tout le monde est licencié. Le Pape se couche après avoir fait ses dernières dévotions et pris une collation très légère. Pie X ne lit pas au lit, comme son prédécesseur, qui désolait par là le savant docteur Lapponi. Léon XIII avait l'habitude de parcourir les journaux avant de s'endormir, et généralement cette lecture troublait son sommeil. Léon XIII couchait seul dans ses appartements. Pie X, au contraire, veut un de ses chapelains à proximité de sa chambre. Il dit à ce propos : « Je dois l'exemple. Si j'étais subitement malade, je ne voudrais pas mourir sans les secours de la religion... »

Telle est, rapidement esquissée, la vie du Pape... Elle est faite, on le voit, de prière, de méditation, de travail et de pratique des hommes, sans distinction de race ni de pays. Elle allie la simplicité à la grandeur, la bonté à la puissance, et c'est ainsi que le Souverain Pontife constitue un pouvoir politique et moral sans second sur la terre.

Henri de NOUSSANNE,
de l'*Echo de Paris*.

Le capitaine Forgeval

— Conduis-nous vers tes soldats, empêche-les de faire feu sur nous et livre-nous-les avec ton convoi. Tu sera libre alors de retourner dans ton pays ; sinon, nous allons te déchirer à coup de sagaie et t'enterrer vivant.

Ainsi parla le chef hova, drapé majestueusement dans son lamba poussiéreux, et sa troupe applaudit en criant deux fois, dans un brandissement de sagaies :

— Vive Marinao ! vive Marinao !

Le capitaine Forgeval eut le haut-le corps d'un brave insulté. On osait lui demander de troquer sa vie contre le convoi confié à son honneur, de livrer au massacre cent soldats qui l'adoraient à cause de sa bonté, qu'il aimait, lui, parce que c'étaient des vaillants ! On osait lui proposer de les trahir, à lui qui, dans une pensée de dévouement, les laissant bien établis sur des pentes broussailleuses, était parti avec trois hommes d'escorte à la recherche d'un peu d'eau !

Ils ne savaient donc pas ce que c'est qu'un officier français, vraiment français, les brutes qui venaient de le surprendre au bord de la fontaine et lui jetaient à la face le suprême outrage, devant les cadavres décapités de ses trois compagnons !

Le capitaine ne répondit pas un mot.

Un froncement de sourcils coupa son front, l'arête de son nez se renfla, une fureur de tigre pinça ses lèvres et, dans l'éclair de dignité et de mépris jailli de ses yeux, rendant l'insulte à l'insulte, sa main révoltée claqua sur la joue de Marinao.

Un recul secoua les six cents Hovas comme un vent de défaite ; puis, l'arrogance du nombre les écrasa sur le prisonnier, la sagaie haute, les mâchoires tordues par un cri de mort.

Mais le chef a maîtrisé ses hommes en agitant son large chapeau de paille. Le courage des lâches s'est emparé de lui : il veut porter le premier coup à l'ennemi qu'on ligotte.

* * *

Les Hovas ont improvisé une fête.

La vengeance de Marinao veut être solennelle ; il convient de donner à l'assassinat une apparence de justice.

Le roulement saccadé des azoulayes martèle l'atmosphère embrasée.

Sous les lames de soleil qui percent les manguiers, les Hovas, divisés par groupes d'une trentaine, évoluent sur eux-mêmes autour du condamné, le pas précipité, les hanches ondulantes, une clameur de joie plein la gorge.

Les lambas de toutes nuances, les faces olivâtres, marron, noires, les chapeaux jaunes, les chéchias cramoisies, tourbillonnent, s'entremêlent, se heurtent, montent une gamme désordonnée et criarde.

Les ombres des danseurs dépassant celle des arbres, promènent sur la terre rouge, dans le scintillement du mica, des contorsions de monstres apocalyptiques.

Le capitaine regarde un instant cette gaieté mauvaise et bestiale qui déborde autour de lui, grosse d'ironie devant sa détresse.

Ah ! s'il avait sous la main cinquante hommes déterminés, comme il ferait danser tous ces chenapans !

Puis, ses yeux s'arrêtent sur la fosse que de nègres creusent au pied d'un goyavier. On le couchera là, déchiré, meurtri, et son agonie souffrira sous la terre d'horribles étouffements. Son passé de soldat sans reproche, les étoiles de général entrevues dans l'ambition de ses trentre-trois ans, l'horizon élargi de ses idées et de ses sentiments, ce qui fut lui, ce qui devait l'être, tout va donc s'anéantir dans ce trou, dont l'étroitesse mesure le peu d'une vie d'homme !

Deux indigènes s'approchent, le fouillent.

Une lettre parmi les objets qui vont disparaître sous le lambas du chef, la lettre des siens.

Ses pensées changent leur cours. Un passage de la lettre lui revient en mémoire, celui qui dit les angoisses d'une épouse au souvenir de l'absent, les naïves désespérances d'une petite fille qui ne reçoit plus les caresses d'un père.

Son épouse, sa fille ! Il ne voit plus la ronde grotesque de Hovas, il n'entend plus leurs clameurs sonner son agonie.

Son âme est loin, dans une petite villa cachée sous les arbres, toute blanche au milieu des gazons fleuris qui bordent le Cher. Il faisait bon vivre là, entre l'affection caressante de la femme et le sourire ensoleillé de l'enfant. Se peut-il qu'une mort affreuse, sans profit pour personne, emporte le bonheur que l'on s'était promis de goûter au retour ? Son devoir est de se garder à ceux qu'il aime ; aux prix de tous les sacrifices, il se doit à sa promesse de revenir.

Il reste longtemps absorbé dans son rêve, jusqu'à ce que l'en arrache une doulenr subite ressentie à la main.

Les danses ont cessé, le cercle des Hovas s'est resserré, la sagaie de Marinao, commençant le martyre, a creusé dans sa chair une première plaie.

Alors, au-dessus de ses obligations d'époux et de père, le capitaine a vu son devoir de soldat.

— Attendez, mâchonne-t-il, je vais vous faire voir comment trahit le capitaine Forgeval.

Puis, tout haut, laissant croire à la capitulation :

— Je consens à ce que vous m'avez demandé ; suivez-moi !

---

tête en passant près de lui, soudain pris d'un grand frisson quand j'entendais son miaulement prolongé et pleurard comme le cri d'un enfant.

Cependant, un jour que j'étais arrêté avec une femme qui me parlait, Berna ne s'avisa-t-il pas de venir frotter son échine contre mes jambes.

— Caresse-le donc ! me dit la commère qui, elle, ne croyait pas aux sorciers ni même à l'incarnation d'un diable dans la peau des chats, caresse-le ; c'est ce qu'il demande, tu le vois bien !

J'allongeai timidement la main à deux reprises sans pouvoir m'y décider et, comme pour la troisième fois ; j'effleurais son poil rape, il me gratifia d'un tel coup de griffes que ma main en fut soudain ensanglantée.

— Oh ! oh ! m'écriai-je.

Mais je ne songeai même pas à lui administrer la correction méritée. La femme, elle, lui donna un petit coup sur la tête et il se sauva. A deux ou trois mètres de nous il se retourna et ses yeux jaunes étincelèrent.

Instinctivement je me reculai.

— Tu es joliment poltron, pour un garçon de onze ans ! me dit-elle.

— Je n'ai pas peur ! répliquai-je. Non !... Tenez, regardez !

Je m'avançai résolument vers le chat devant qui, d'ailleurs, je devais forcément passer pour continuer mon chemin vers chez nous mais, quand je fus à quelques pas plus loin, je ramassai une pierre et la lui lançai ; puis je me mis à courir, poursuivi par les miaulements de Berna et par les reproches courroucés de la commère :

— Méchant galopin ! tu peux bien te sauver ; n'empêche qu'il te revaudra ça, tu verras !... Et ça sera bien fait !

(*A suivre*).

Les indigènes se mettent en marche, laissant derrière eux un nuage de poussière enflammée.

Avides de butin, ils ne se contiennent plus de joie, chantent déjà victoire.

Au bout d'une demi heure, la troupe débouche dans une vallée peu étendue. Là se désolent de rares grenadiers sous la nappe de feu qui dessèche leur maigre feuillage.

En avant, des collines roussâtres se déchiquettent sur l'horizon gris de fer, dans le frisson d'une brume chaude.

— Nous devons approcher ? demanda Marinao.

— Oui, le convoi est là-bas, répond le capitaine.

Et son geste montre une sorte de cratère assez vaste dressé sur la vallée, à quinze cents mètres de là, le flanc ouvert par une brèche étroite.

Les Français ont aperçu l'ennemi. Des têtes s'agitent sur les bords du cratère.

Soudain, une flamme, pâlie par les ardeurs du soleil, court sur les rochers échevelés ; la fusillade crépite dans le grand silence de la vallée. Des cris de terreur lui répondent, quelques Hovas s'affaissent sur le sable, qui boit leur sang.

On invective le capitaine, des bras le menacent.

— Otez-moi ces liens ? dit-il.

Ses mains sont libres, il prend son mouchoir, l'agite au bout d'un mauvais fusil qu'on lui prête.

On a vu son signal là-bas ; les coups de feu se taisent.

Les Hovas franchissent la brèche à la suite du capitaine, dans un désordre de poltrons en sécurité. Les voilà pêle-mêle au milieu du cirque, cherchant à gagner le parc où les mulets caracolent autour des voitures Lefebvre, chargées de provisions.

De tous côtés, à quelques cents mètres, les casques blancs des Français se dissimulent sur les hauteurs, derrière les rochers.

Marinao s'adresse au prisonnier :

— Allons ! dit-il, ordonne à tes soldats de mettre bas les armes et de se laisser attacher !

Un commandement formidable lui répond, lancé par le capitaine, dans un geste de tête autour du cirque :

— Feu !.....

Une détonation déchire l'atmosphère ; un cercle de balles traverse l'ennemi dans un sifflement de vipère ; des grappes de corps s'abattent, les membres convulsifs, autour du chef qui gît déjà, assommé d'un coup de crosse par le capitaine.

— *Zanahary ! manao maty ny Farantsay !* braillent les Hovas.

Zanahary n'entend pas l'appel de ses adorateurs. Le crépitement métallique des lebels s'égrène toujours, fourmillant d'éclairs, scandé par les détonations plus graves des fusils ennemis qui essaient de riposter. Et les mourants tombent, tombent comme des branches de tamarinier sous le cyclone, font des tas d'où coulent des ruisseaux de sang, chariant de petits cailloux.

Un coup de clairon, la charge. Nos soldats descendent les pentes, en flèches, la frimousse et le hurlement au carnage.

Plus de fusillade ; un choc de vociférations et d'injures, de baïonnettes et de poitrines, de dents et de chairs. On s'égorge, on se piétine, le sol disparaît sous les cadavres ; les Hovas que le fer épargne tombent à genoux, demandent grâce.....

Et, debout sur un monceau de corps pantelants, un bras cassé par une balle française, assommant de l'autre avec une matraque, déchiré, sanglant, superbe, roi de la tuerie, le capitaine hurle dans la victoire :

— Hourra ! les enfants ! balayez-moi toute cette canaille !

Sylvain DÉGLANTINE.

Le Porc de Noël

Nous voici au moment de pousser au fin gras, les porcs destinés à être sacrifiés pour Noël, pour le jambon rose, les saucissons vermeils, les boudins noirs et blancs des réveillons et pour les provisions de salaisons de la ferme.

D'ailleurs dès maintenant commence la bonne vente des porcs destinés à la charcuterie. Noël est la principale échéance, mais la période propice se poursuivra encore avec les fêtes grasses du Premier de l'An, des Rois et du Carnaval jusqu'à la mi-carême.

Avant de passer à la question principale de l'engraissement, qui est celle de l'alimentation, quelques conseils sur l'hygiène du porc à l'engrais ont ici leur place. La bête doit être tenue dans une loge peu spacieuse, sèche, un peu obscure, mais néanmoins bien aérée et éloignée de toute agitation. Il faut que la bête vive tranquille et que le repas terminé, elle digère et dorme sans trouble, le sommeil favorisant essentiellement tout engraissement. Cette loge sera tenue proprement avec une litière abondante et souvent renouvelée pour maintenir la sécheresse, car, sous la double action de l'humidité et d'une alimentation intensive, non seulement le porc engraisse moins vite, mais il contracte très aisément les maladies qui lui sont spéciales, le rouget notamment. Les auges doivent être nettoyées tous les jours et lavées de temps à autre à l'eau chaude. Quant au porc, il doit être tenu en état aussi constant que possible de propreté et dans une température égale et douce, la chaleur et le froid paralysant autant l'un que l'autre l'engraissement.

Pour l'alimentation, une observation préalable : sous prétexte d'activer l'engraissement on mêle parfois à la nourriture des substances, narcotiques ou condiments, tels qu'antimoine, soufre, graines de jusquiame, ivraie enivrante qui sont nuisibles et même d'un emploi dangereux. Il faut absolument en proscrire l'usage. En fait de condiment pour aiguiser l'appétit et activer la digestion, il n'y en a qu'un à conseiller, c'est le sel marin servi à dose modérée. Il rend les aliments plus appétissants, augmente les sécrétions de la bouche, de l'estomac et des intestins et rend ainsi les digestions plus promptes et plus complètes. On a, d'ailleurs, constaté que la viande du porc engraissé avec emploi de sel marin mêlé aux rations se reconnaît à sa qualité plus fine et plus savoureuse.

En Allemagne, le porc entre, comme on sait, en proportion dominante dans la nourriture en viande de la population, on emploie beaucoup le petit lait pour favoriser son engraissement. On s'est convaincu que le petit lait facilite la digestion du maïs, de l'orge, des pois et des pommes de terre. Son mélange influe aussi favorablement sur l'assimilation des sons, à l'exception du son de seigle qui ne doit d'ailleurs jamais entrer dans l'alimentation d'un porc à l'engrais.

L'éleveur doit prendre pour ce qu'elles valent les formules d'engraissement toutes faites qui précisent, à un gramme près, la quantité de nourriture à chaque repas, car le porc a un appétit fort variable et l'intérêt de l'engraisseur est de favoriser celui-ci au gré de l'animal.

Une bascule est nécessaire pour juger des progrès de l'engraissement : dès que la bête n'augmente plus en poids, il faut la sacrifier, de même lorsqu'elle est dégoûtée et qu'il est impossible de relever son appétit en variant sa nourriture, en lui administrant par petites rations avec du sel marin comme condiment. Elle ne peut plus dès lors que dépérir.

Supposons maintenant un petit porcelet de trois mois, dont on entreprend l'engraissement à trois mois, pour l'amener rapidement à 80 ou 100 kilos. Pour faire du sujet un porc de Noël, cet engraissement débute au printemps. Si vous possédez à portée une bonne pièce de trèfle, vous y conduirez l'animal dès le matin, après lui avoir donné des eaux grasses avec un peu de farine, et vous ferez de même le soir en le ramenant à la porcherie.

A mesure que l'engraissement avance, la quantité des farineux, (farine d'orge, de maïs, de blé noir et menus grains), donnée matin et soir, augmente, la pâte devient de plus en plus épaisse, tandis que le séjour au pacage devient de moins en moins prolongé, pour être, pendant le dernier mois complètement supprimé. L'animal ne sort plus alors de sa loge que pour les soins de propreté qui doivent être jusqu'au bout rigoureusement pratiqués.

La ration moitié orge, moitié pois produit alors un effet excellent, car un kilo de ce mélange donne de 12 à 15 kilos d'augmentation de poids. Le maïs et le chènevis, les féveroles et l'avoine, le sarrasin poussent aussi avantageusement au poids et à la finesse — au fin gras. Grains et graines sont ou cuits ou moulus. Certains éleveurs — et la chose se pratique en Lorraine et en Alsace dont les salaisons sont renommées — les font ramollir dans l'eau bouillante ou les font germer d'abord et les écrasent ensuite, méthode qui fournit plus de sucre à l'alimentation de la dernière période, où nous sommes, pour le porc de Noël.

Le froid de décembre est propice pour maintenir, en fin d'engraissement, l'appétit du porc.

Avec tout ce régime judicieusement appliqué, on fait, en sept ou huit mois et au poids de 80 ou 100 kilos, suivant la nature de l'animal et l'intensité de son alimentation, un porc fin gras, bien en viande néanmoins et qui convient fort à la charcuterie de détail la plus recherchée.

Jean d'ARAULES
Professeur d'Agriculture.

Menus propos

La grenouille-bœuf du Tonkin. — Les grenouilles pullulent au Tonkin pendant la saison chaude ; elles appartiennent aux espèces les plus variées. On y trouve la grenouille à lunettes et une rainette verte qui grimpe aux arbres et qui se tient sur les corps lisses. Mais, la plus curieuse de toutes est la grenouille-bœuf, grosse comme les deux poings. On l'emploie pour se délivrer des moustiques à l'aide d'un stratagème assez original. On prend deux ou trois de ces grenouilles et on leur place dans la bouche une cigarette allumée. Dès qu'elles ont tiré une ou deux bouffées, elles